

octobre 2000

5/6

Les cahiers

de la

recherche  
architecturale  
et urbaine

# Sans doute ?

Cent architectes  
parlent doctrine

éditions  
du patrimoine 

# Jean Harari

Né en 1950.  
Architecte DPLG en 1979.  
Exerce à Paris.

## 1. événement

Sans aucun doute, la chute des États du bloc soviétique, qui étend comme jamais auparavant la sphère d'influence des économies libérales et son cortège de contradictions.

## 2. œuvres

*La Vie mode d'emploi* de Georges Perec, parmi tant d'autres (*Si c'est un homme* de Primo Levi; *Husbands* de Cassavetes, *le Goût de la cerise* de Kiarostami, *Demande à la poussière* de John Fante, *les Racines du mal* de Maurice G. Dantec, *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq); œuvre totale qui spatialise le temps et l'histoire et historicise les lieux, les incarne socialement, articule le réel et le romanesque avec une délectation magistrale, de l'intelligence pure.

## 3. bâtiment

Le musée d'Art romain à Merida de Rafael Moneo; les Thermes de Vals de Peter Zumthor.  
Mais aussi: la gare de Séville, les logements et le quartier de Pino Montano de Cruz et Ortiz; la bibliothèque et le British Art Center à Yale de Kahn (et pratiquement toute son œuvre); l'hôtel de ville de Logrono de Moneo, le travail de Llinas, de Baldeweg.  
Tous sont à l'opposé d'une démarche dogmatique et étroitement stylistique, donc peu médiatisés. Ils constituent une architecture de résistance qui s'opposerait au cours actuel où s'est engagée la discipline.

On ne saurait penser l'architecture et le travail de l'architecte dans l'indifférence aux conditions concrètes de leur réalisation. Dans un univers dominé par le règne de la marchandise et de son spectacle apparaissent deux façons de voir les choses: soit postuler que l'architecture puise son identité dans les contradictions mêmes du réel; soit considérer à l'inverse qu'elle s'inscrit dans un autre ordre que celui de la représentation directe et chaotique du monde tel qu'il va, qu'elle y oppose une résistance qui procède d'abord de sa tradition et de sa propre histoire.

La première position résulte d'une démarche mécaniste, purement causale et d'un simplisme déroutant. Son postulat est clair: l'architecture d'aujourd'hui est la manifestation exacte et immédiate des forces qui la configurent. Sa complexité, son incohérence, son déséquilibre structurel, son caractère abscons, ou son simplisme, ses métaphores infantiles, son indigence, sa brutalité et son cynisme sont ceux de l'univers au sein duquel elle émerge. Tout discours ou pratique qui prétend s'opposer à ces manifestations est frappé d'inactualité, d'inefficacité, d'aveuglement. Ils ne sont pas modernes, ils sont condamnés. Le problème que pose ce constat pour ceux qui n'y adhèrent pas est d'être, finalement, assez vrai...

## L'architecture et le monde de la marchandise

« Dans la superstructure du capitalisme, il n'y a pas de place pour l'architecture. (...) Sa valeur est entièrement absorbée par le produit manufacturé (coût de l'ouvrage et prix du terrain).<sup>1</sup> »

Grassi fournit ici les prémices d'une explication. La radicalité du constat est déconcertante. Elle semble ne pas correspondre à notre expérience de l'architecture, à l'abus qu'en font les États, avides de se représenter, ainsi qu'à l'instrumentalisation à laquelle les grandes firmes commerciales l'asservissent. La relation de l'architecture au monde de la marchandise est en réalité bien plus complexe.

L'architecture — tout comme la ville — trouve ses origines dans les sociétés précapitalistes où dominent la valeur d'usage et une appréhension mythologique du réel. Avec la généralisation des rapports marchands et la métamorphose qu'ils opèrent dans le champ de la production des objets et de leur échange, l'architecture se trouve confrontée à des contradictions inconnues auparavant. Sa valeur marchande est comme frappée d'incertitude. Alors que le capitalisme marchand s'empare très tôt des œuvres artistiques dans d'autres champs pour les insérer dans le cycle de l'échange

1. Giorgio Grassi, « L'architecture comme métier. Introduction H. Tessenow » [1974], repris in *id.*, *L'Architecture comme métier*, Bruxelles, Mardaga, 1979, p. 149.



élargi, de la survalorisation monétaire et de la capitalisation, il se heurte à l'inertie et à l'impossible quantification que l'architecture leur oppose. Car « telle est l'architecture, l'incarnation du non-mesurable <sup>2</sup> ».

Aujourd'hui, la marchandise voit sa représentation désinhibée, libérée des derniers oripeaux éthiques qui l'entraînaient encore dans la contemplation de l'expansion illimitée de son propre spectacle. Dès lors, le destin de l'architecture — mais aussi celui de la ville — œuvres collectives par excellence, paraît scellé. Les derniers liens qui semblaient retenir le monde contemporain à ses origines historiques se distendent et se rompent, s'anéantissent dans le mouvement insensé de la rotation du capital et du cycle accéléré de la consommation. L'espace de l'architecture se réduit démesurément ; soumise à la tyrannie de la nouveauté, elle se trouve comme suspendue dans le vide, désemparée, décontenancée.

La crise de l'architecture ne résiderait donc pas dans l'instrumentalisation à laquelle la soumettrait la dictature du capital mais dans sa négation absolue, son délaissement pur et simple pour solde historique de tout compte... Paradoxalement, cet abandon, lent mais inexorable, vécu comme le drame de l'architecture contemporaine, exprime son caractère irréductible, et montre peut-être la voie de son salut.

L'architecte anglais Adam Caruso analyse ce phénomène avec perspicacité : « L'idéologie de la nouveauté est devenue, de toute évidence, indissociable des mécanismes du marché. C'est la capacité de l'architecture à s'opposer et à se montrer critique qui la distingue de la publicité d'une part et de la science pure d'autre part. » Par ailleurs, « le récent

intérêt voué aux aéroports, centres commerciaux et infrastructures est né de l'idée selon laquelle c'est là que les mécanismes de l'économie contemporaine sont les plus brutalement apparents ». Et Adam Caruso ajoute, à juste titre, que « ce sont paradoxalement ces typologies qui ont le moins recours à l'architecture <sup>3</sup> ».

Le désintérêt des maîtres actuels du capital pour l'architecture n'est-il pas démenti par certaines expériences récentes, de grande portée culturelle et constructive ? La fondation Cartier à Paris, le musée Guggenheim à Bilbao, la reconstruction de la Potsdamer Platz à Berlin par la firme DEBIS, filiale de Daimler-Benz, la tour LVMH à Manhattan ne contredisent-ils pas cette affirmation ? Ce sont en fait des épisodes d'une plus vaste réalité où ils apparaissent comme des diversions spectaculaires largement médiatisées.

La place fait ici défaut pour analyser le rôle de ces expériences dans l'entreprise stratégique de disparition de l'architecture. Notons simplement que c'est chaque fois l'image de l'édifice, sa pure représentation, qui domine les démarches projectuelles et leurs résultats. Il s'agit d'abord de signalétique commerciale et institutionnelle à l'échelle planétaire, d'image de marque, de valorisation médiatico-publicitaire. Ce ne sont que secondairement, voire nullement, des expériences collectives de l'espace architectural et de ses temporalités. L'« apparition spectrale » de l'architecture est ainsi transportée par « les puissances inouïes de la technotélé-publicité <sup>4</sup> ».

À l'arrière-plan de ces apparitions, les formes ordinaires et massives qu'instaure le capital sont aisément identifiables : le hangar plus ou moins décoré

(cher à Robert Venturi et qui l'a, comme prévu, définitivement emporté sur le canard) ; la maison Phénix, avatar de l'unité de base de Lewitt Town. Se mesure ici la perte catastrophique de savoir, de culture et de traditions constructives. Et l'on comprendra que pour atteindre pleinement ce niveau de réduction qualitative, l'anéantissement de l'architecture soit un préalable absolu.

L'architecture est ainsi contrainte de se replier sur des sanctuaires qui échappent encore, pour des raisons de régulation sociale et politique, au cycle infernal du marché et de sa virtualisation : les institutions, qui incarnent tant bien que mal la survivance des valeurs collectives et organisent l'espace des derniers rapports socialisés ; le logement social, auquel l'État ne peut renoncer complètement sans compromettre les conditions de reproduction de la force de travail et déstabiliser l'ensemble de l'organisation sociale.

C'est là, dans des conditions difficiles, que la dimension critique de l'architecture peut encore se déployer, interagir avec le réel et le social, dans un rapport dialectique à ses origines et son héritage historique. Rien n'est pourtant joué. Combien de temps ces secteurs pourrissent-ils résister ? Le terrain perdu sera-t-il reconquis sans que le cours actuel soit inversé ou renversé ? Car la question n'est plus tant de savoir si l'architecture appartient déjà au passé que d'entrevoir la place que lui assigne le monde qui se transforme sous nos yeux.

2. Louis Kahn, « Entretien avec les étudiants », in *Silence et Lumière*, Paris, Le linteau, 1996, p. 71.

3. Adam Caruso, « La tyrannie de la nouveauté », *AMC*, n° 107, mai 2000.

4. Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1997, pp. 89-93.